

Le soir où mon père est mort, on s'est retrouvés en voiture avec mon frère, parce qu'il faisait nuit, qu'il était presque 23 heures et que passé le choc, après avoir bu le thé amer préparé par l'infirmière et avalé à contre-cœur les morceaux de sucre qu'elle nous tendait pour qu'on *tienne le coup*, il n'y avait rien d'autre à faire que de rentrer. Finalement, avec ou sans sucre, on avait tenu le coup, pas trop mal, pas mal du tout même, d'ailleurs c'était bizarre comme on tenait bien le coup, incroyable, si on m'avait dit. On avait rangé les placards, mis la prothèse de jambe, le gilet beige, les tee-shirts et les slips dans deux grands sacs Leclerc, plié la couverture polaire verte tachée de soupe et de sang, fait rentrer dans la boîte à médicaments – une boîte à sucre décorée de petits Bretons en costume traditionnel – le crucifix de poche attaché par un lacet à une médaille de la Vierge, à un chapelet tibétain et à un petit bouddha en corne.

On avait sorti du chevet des petits sachets de moutarde, une compote abricot, un paquet de BN, *faut pas se laisser entamer*, une pince à épiler en plastique, un menu de la semaine sur lequel il avait essayé de noter

quelque chose, des mots fléchés force 4, sa petite bible, un recueil de haïkus, son livre sur Gandhi, son étui à lunettes mité en skaï bordeaux, trois critères dont un très ancien, une gomme, huit élastiques multicolores, une paire de lunettes rafistolée, deux tubes de Ventoline, un rouleau de Sopalin, son portefeuille et la fiche bristol sur laquelle il tenait sa petite comptabilité d'hôpital (télé, chambre, 18 €, 70 €, téléphone 12 €, Anne distributeur 60 €). Dans le cabinet de toilette, avec des gestes précis, j'avais réuni, dans sa trousse vert foncé le rasoir électrique plein de restes de barbe, les rasoirs Bic et la crème à raser, le bidon d'eau de Cologne Bien-Être Lavande dont il me faisait tamponner son mouchoir, la serviette-éponge et le savon, glissé dans le gant encore humide.

Mon frère avait déplié le fauteuil roulant, posé dessus la prothèse de rechange, les béquilles, le petit ventilateur Alpattec acheté chez Darty quelques heures plus tôt – la mort, s'approchant, semble donner chaud –, les sacs Leclerc, puis m'avait dit avec une douceur inhabituelle : Je descends à la voiture et je remonte. Un mec pratique, mon frère. Je m'étais retrouvée seule avec lui, mon macchabée, ma racaille unijambiste, mon roi misanthrope, mon vieux père carcasse, tandis qu'au-dehors tombait doucement la nuit. Non, tandis qu'au-dehors, en direct du septième étage de l'hôpital de Poissy – *tadaaaa!* –, tellement magnifique, quelle écrasante beauté Maïté, les lumières de la ville et le ciel orangé de la banlieue. Il aimait ça, les couchers de soleil. Il nous appelait toujours pour qu'on vienne les regarder.

Les infirmières avaient fermé ses yeux, coincé son visage dans une mentonnière et habillé son corps d'une petite blouse vert pâle façon sweat-shirt. C'était triste et drôle, ça l'aurait fait rire, cette petite blouse verte qui lui cachait à peine le genou. J'ai regardé son pied violacé, la vache! le pauvre, sa barbichette miteuse et son beau visage déserté. En gardant sa grande main qui tiédissait dans la mienne, j'ai souhaité de tout mon cœur ne jamais oublier son odeur et la douceur de sa peau sèche. Je lui ai demandé pardon de ne pas avoir vu qu'il mourait, je l'ai embrassé et puis j'ai dit à haute voix, ciao je t'aime, à plus, fais-nous signe quand tu seras arrivé. Je suis sortie dans le couloir lino-néon, une aide-soignante est passée en savatant et mon frère est arrivé. On y est retournés une dernière fois, pour vérifier. Et puis on a *plié les gaules*, comme il disait toujours. La vie, cette partie de pêche.

Dans le miroir de l'ascenseur, nos gueules d'adultes, défaites. Coucou l'impact de la mort, bisous. Et la plus-que-certitude, en étant côte à côte, chacun avec sa part de gênes, qu'on était bien les enfants du défunt. On a juste dit bonsoir à une femme enceinte, souri à un interne: on s'est montrés urbains, polis, dignes dans la douleur. On a traversé le hall désert en silence, franchi la porte vitrée, atteint la voiture – *mouip mouip* – et puis on a pris l'autoroute, déserte elle aussi. Veille de Toussaint, lune claire, ciel dégagé, route à peine réelle.

Quand on a démarré, l'autoradio a relancé le disque à l'endroit où il s'était arrêté. Un CD spécialement conçu par moi pour mon frère mélomane, en souvenir

de notre enfance trash mais chantante. Là encore, pas beaucoup de mots ni même de regards, juste des larmes qui perlaient et qu'on chassait d'un revers de main. Les morceaux s'enchaînaient comme autant de berceuses. Et puis tout d'un coup, un peu avant Porcheville, il y a eu *Eloise* de Barry Ryan, une déclaration d'amour, une supplique, un morceau pompier, victorieux, épique, *Eloise, You know I'm on my knees*. Un morceau un peu ringard repris plus tard pour le générique français de la série *L'Amour du risque*. Ça commence par la fin d'un fou rire, de ces rires qui se déclenchent après une bonne grosse blague et tarissent quand il faut reprendre son sérieux, puis démarrent les violons, les cuivres et la grosse caisse. C'était absurde, tant de gloriole, d'emphase et d'espoir ironique tout de suite après tant de silence et de rien. C'était drôle, tant de mise en scène et d'enflure après ce moment, ténu, modeste, où la vie s'en va sans qu'on la remarque. La bonne blague, la barre de rire. Nos rêves intenses, nos espoirs Champs-Élysées, et puis finalement, la vie crise cardiaque, la jambe en plastique et les masques à oxygène. C'était trop pour une seule journée, alors, enfin, j'ai pleuré. Des grosses larmes d'enfant, des sanglots bruyants. Mon frère m'a tapoté gentiment la nuque en me souriant et puis on a ri. Cette chanson après tout, c'était à peu près à l'image de ce qu'on avait toujours vécu avec nos parents : de l'amour, des cris, des drames, du désespoir avec, en fond, des trompettes et des violons. Le lendemain et les jours suivants, on a emprunté cette même route, de bon matin et au couchant pour aller s'occuper des papiers. À

chaque fois, des ciex magnifiques, des nuages de toutes les couleurs et des couchers de soleil comme j'en avais rarement vu. Visiblement, il était bien arrivé.

Ensuite, il a fallu s'occuper des formalités. Elles ont commencé par une dispute avec mon frère aux pompes funèbres Lecreux et fils, 27600 Gaillon, parce qu'il trouvait que les cercueils étaient trop chers. Tandis que le « Mazarin », le « Parisien », le « Richelieu », le « Sully », ou le « Turenne », poignées comprises et cuvette étanche, *évoluaient vers des versions plus actuelles dans le respect de l'environnement et des familles*, on serrait les dents. Tandis qu'une certaine Jacqueline M., dans une brochure triste et fleurie, se félicitait du *déroulement harmonieux de la cérémonie*, on crevait de misère. Du racket organisé, du délit d'initié, moi monsieur, je ne marche pas dans votre marge de malade et vos combines de merde, avait dit mon frère à monsieur Lecreux fils, qui, de son côté, avait évidemment calculé une marge pour se dégager un salaire, ce qui semblait normal mais quand même un peu grossier compte tenu de ce qui venait de nous arriver. Au fond, j'étais d'accord avec lui sur l'obscénité de ce business de boîtes mais *en ce moment difficile*, ce n'était pas trop la peine de s'énerver parce qu'en réalité, la mort était déjà passée. Mon frère le tardif et ses révolutions manquées.

Mais, avec sa polaire vert sombre et son bermuda d'écolier, il a continué de monter dans les tours à toute allure et j'ai vite humé dans l'atmosphère les aigres effluves de sa violence. Un mouvement d'air familier, un

assombrissement général du décor avant la fin du monde. Comme je commençais à avoir mal au ventre, le mode survie-soumission s'est enclenché tout seul. En tripotant la brochure et en regardant mes pieds, j'ai essayé tout doucement, en bonne fille adoucissante concentré fleurs de tiaré, de lui dire Jean-François, calme-toi, c'est pas la peine de te mettre en colère contre ce monsieur qui nous reçoit une veille de jour férié. Mais Jean-François, c'est un despote déguisé en guide de montagne, un alpha qui joue les Peter Pan, un Attila qui s'ignore. Alors faut pas trop le pousser sinon, il charge, et l'herbe ne repousse jamais sur ton ego défoncé. Il m'a jeté son fameux regard « dégage » et après un rictus cynique façon « Tu sais qui tu me rappelles, là? », il a continué d'engueuler le croque-mort et j'ai fermé *ma boîte à camembert*.

Alors que, naseaux dilatés, il pinait sur le capitonnage satin dans un vocabulaire ampoulé, j'ai eu des remontées. Je revoyais papa couteau à la main, immense et ivre mort, courir après maman autour de la table en éructant : Lepelleux, arrête de péter dans la soie et occupe-toi de ton ménage plutôt que de sauter au cou du curé. C'est indéniable : bourré, il avait vraiment le sens de la formule, même si, dans la réalité, personne ne portait de culottes de soie ni ne sautait au cou du curé. Prodigue et ample, ma mère, tardive dame patronnesse en jupe-culotte denim, s'était, il est vrai, investie dans des activités de paroisse, qui au fond ne lui ressemblaient guère, pour échapper à ses excès à lui d'alcool, de colère et de jalousie. Voilà donc où cette histoire nous avait menés, voilà où gisaient les loyautés, me disais-je, la tête

dans les mains. Aujourd'hui, qui tenait le couteau et qui pétait dans la soie? Je ne voulais pas particulièrement faire ma châtelaine ni blesser le fils survivant mais quand même, du chêne clair, ça me semblait un peu mieux pour le dernier voyage. Le pin, ça faisait cagette, barbecue, fin de marché. Après une vie passée dans une maison bricolée sur des lits rehaussés avec des cales de bois, un peu de confort, ça ne pouvait pas faire de mal, surtout à un mort. En plus, avec une carcasse pareille, il allait falloir du solide pour aller jusqu'au trou. « Je sais que t'aimerais bien, ai-je fini par trancher en tremblant devant le commercial incrédule, mais on ne va tout de même pas le mettre dans une boîte en carton! On va prendre le "Senanque" à 1956 euros. On a l'argent pour ça. » Tout de suite après ce moment d'audace, j'ai eu envie de me rouler en boule sous le bureau aux pieds du monsieur et de tout oublier.

Il y a eu un silence. Jean-François n'a plus rien dit. L'air dégagé, nous avons dicté le faire-part de décès à monsieur Lecreux fils qui ramait grave avec le traitement de texte, tabulation, pomme-S, épelé les prénoms et essayé de n'omettre personne dans la liste de ceux qu'il fallait mentionner comme témoins du naufrage. Nous avons paraphé des documents, signé un contrat. À la fin, il a fallu verser des arrhes. Le minotaure s'est redressé dans sa chaise pour ajouter: Tant que je n'aurai pas pu me rendre compte du niveau de vos prestations, monsieur, je ne vous donnerai pas un sou. Monsieur Lecreux a jeté un regard désespéré dans ma direction. J'ai sorti un chèque, mis un temps fou à le remplir parce

que j'avais envie de rire en pensant au *niveau des prestations*. On s'est levés, il a salué avec un sourire de façade et j'ai serré la main du brave homme avec autant de chaleur que possible. Merci pour votre accueil, monsieur. Je vous en prie, mademoiselle, perdre son papa, ce n'est pas rien.

En sortant, *ding-dong*, j'ai aspiré à grandes goulées l'air frais et noir qui circulait rue du Général-de-Gaulle. J'avais l'impression de sortir de prison. On est remontés vers la voiture en silence et j'ai quand même tenté un « qu'est-ce qui t'a pris? » en ouvrant, par intuition, mon parapluie mental. Alors il a tout craché d'un coup avec des mots tout droit sortis du *Trésor de la langue française*: mon *outréculdence à préjuger de son opinion* quant à l'inhumation, ma manière d'ignorer sa *désespérance*, ma *fâcheuse tendance à vouloir tout précipiter*, mais aussi ma connivence avec le défunt, sans compter le complot que fomentaient contre lui des puissances internationales. En guise de conclusion, avant de démarrer, il a dit: Sache-le Anne, jamais tu ne me domineras! Bisous la famille aimante et les cœurs vaillants. Les pompes funèbres – *check*.

Une fois qu'on a eu la date supposée de l'inhumation, il a fallu organiser la cérémonie du souvenir. Bizarrement, j'ai tout de suite su quoi faire. Le lundi qui a suivi, en début d'après-midi, j'ai fui la salle à manger glaciale et vide où mon frère achevait de dresser la liste des adresses où envoyer les faire-part et j'ai marché sans réfléchir vers le presbytère de Morneville pour aller voir



le curé, André Barraté, ami d'enfance du défunt. André Barraté, fils de maraîcher, avait entendu l'appel de Dieu un matin de septembre 1965, dans la plaine où il récoltait des patates avec son frère. Entre deux missions à Mayotte ou en Afrique, il passait systématiquement dire bonjour à mes parents. Je le connaissais depuis toujours et ça me rassurait d'avoir affaire à lui.

Il faisait un froid de chien et mes joues décapées aux larmes me brûlaient. Je me suis enfoncée dans mon gros manteau en dépassant le château d'eau, la maison des Bordes récemment vendue et le dernier bastion d'animation avant le néant de la Grand-Rue : la pharmacie Papot, saumon et vert, illuminée comme un sapin de Noël. J'avais cru partir au loin pour accomplir des miracles et ne jamais revenir Grand-Rue à Carrières-sous-Poissy mais voilà que j'y étais à nouveau avec la sensation, au fond, de n'en être jamais partie. Ça me rappelait un film de Steve Buscemi, *Lonesome Jim* : un type avait quitté son Indiana natal pour tenter sa chance à New York. Pendant dix ans, il avait fait croire à sa famille qu'il avait un super-boulot dans la com' alors qu'en réalité, il était dog-sitter pour de riches yuppies. De retour chez lui à cause d'un frère dans le coma, il tombait amoureux de la belle infirmière croisée chaque jour au chevet du malade et choisissait finalement de rester là pour remplacer son frère à la tête de l'entreprise familiale et devenir entraîneur de l'équipe de basket. Ensuite, il se félicitait de ne pas avoir été dupe de ses illusions et se sentait finalement parfaitement à sa place dans ce nowhere qu'il avait d'abord fui. Angoisse.